



Rosenstrasse

Rosenstraße
de Margarethe von Trotta

Fiche technique

Allemagne - 2003 - 2h15

Réalisatrice :
Margarethe von Trotta

Scénario :
Margarethe von Trotta

Image :
Franz Rath

Montage :
Corina Dietz

Musique :
Loek Dikker

Interprètes :
Katja Riemann
(Lena Fisher)
Maria Schrader
(Hannah Weinstein)
Martin Feifel
(Fabian Israël Fisher)
Jürgen Vogel
(Arthur von Eschenbach)
Jutta Lampe
(Ruth Weinstein)
Doris Schade
(Lena Fisher à 90 ans)



Résumé

De nos jours, New York. Ruth Weinstein vient d'enterrer son mari. Contre toute attente, elle se plie à l'excès au rituel juif. Sa famille est désespérée. Sa fille Hannah la croit cinglée, d'autant plus quand elle voit son ami, Luis, venu exprès du Nicaragua, rejeté sous prétexte qu'il n'est pas juif.

Hannah va alors comprendre que tout cela est relié à un passé enfoui, et même, nullement assumé. Elle s'en va à Berlin pour rencontrer une certaine Lena Fisher, celle qui envoya sa mère en Amérique. Tout le passé de Ruth va lui être envoyé en pleine face, jusqu'aux événements réels et absurdes de Rosenstrasse en février 1943.

La seconde guerre mondiale a duré 6 ans et a été un vecteur de faits historiques innombrables. C'est le cas des événements de Rosenstrasse : une manifestation pacifiste de centaines de femmes, allemandes "aryennes", pour récupérer leurs maris, allemands "mais juifs", enfermés et prêts à

être déportés. La Gestapo, ironiquement, permettra à ces époux d'échapper au pire. Officiellement, les mariages mixtes étaient légaux. Même s'ils étaient mal vus. Cela se déroula du 26 février au 6 mars 1943.

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Critique

Qui sait ce qui se passa Rue des roses, à Berlin, en 1943 ? Des juifs furent enfermés là, dans un bâtiment qu'ils ne devaient quitter que pour les camps de la mort. Mais des femmes allemandes, aryennes, sont venues par dizaines manifester et protester dans la Rosenstrasse. Elles ont obtenu la libération de ceux qu'elles voulaient sauver, leurs maris. Avec cette étonnante image d'une résistance au grand jour, Margarethe von Trotta fait resurgir l'histoire méconnue de ces couples mixtes que le régime nazi voulait briser.

C'est l'Allemagne contre l'Allemagne. Celle qui veut la vie contre celle qui veut la mort. L'Allemagne qui n'a pas peur de faire alliance avec ceux qu'on opprime contre l'Allemagne qui a peur de désobéir au Führer. Von Trotta s'attaque à un tabou de l'histoire nationale, mais en douceur. Son film, presque trop feutré parfois, n'aborde les questions politiques qu'à travers les destins individuels, les affects personnels. A raison. Car ces femmes qui manifestent ne disent pas «Arrêtez la déportation des juifs !», mais «Je veux que vous me rendiez mon homme». Mon homme, comme dans les chansons d'amour. Les sentiments peuvent devenir une arme contre les bourreaux.

Il ne s'agit cependant pas de transformer ces Allemandes rebelles en héroïnes triomphales. Leur victoire isolée soulève ici un questionnement plus général, empreint de pessimisme : qui aide qui, et pourquoi ? (...) Le message n'est pas asséné. Von Trotta sait comment tout dire en filmant les visages, magnifiquement présents, de toutes ses actrices. Les hommes allemands, il faut le croire, n'attendaient pas leurs épouses juives, prisonnières des nazis. Le film touche pour cet hommage à la fidélité des femmes, à leur vaillance qui n'empêche pas la

faiblesse. A leur humanité, simplement.

Frédéric Strauss
Télérama n° 2839 - 12 juin 2004

(...) Sur ce fait historique, Margarethe von Trotta a imaginé l'histoire d'une femme qui, ayant vécu ces événements traumatisants, impose à sa famille une stricte orthodoxie religieuse juive. Se faisant passer pour une sociologue, sa fille découvre la douloureuse enfance d'une gamine ayant vu sa mère disparaître à jamais dans la Rosenstrasse. Le film pesant de Margarethe von Trotta satisfait plus le devoir de mémoire qu'il ne déclenche l'émotion. La mise en scène est aussi appliquée qu'est convenu le jeu de Katja Riemann, prix d'interprétation à la Mostra de Venise 2003.

Jean-Luc Douin
Le Monde - 9 Juin 2004

Entretien avec la réalisatrice

aden : *De Spielberg à Benigni, ceux qui abordent la question du génocide s'exposent à la critique...* Avec **Rosenstrasse** - qui retrace l'histoire de femmes aryennes qui manifestèrent en 1943, à Berlin, pour la libération de leurs maris juifs -, on pourrait vous accuser de vouloir déculpabiliser la société allemande ?

Margarethe von Trotta : Quand **La Liste de Schindler** est sortie, j'ai pensé que j'étais bien contente que ce soit un Juif américain qui l'ait fait.

Un Allemand n'en aurait pas eu le droit : cela aurait été indécent pour nous de montrer un bon Allemand, alors qu'on a si peu parlé de nos criminels... Et donc, pour **Rosenstrasse**, évidemment j'avais un peu peur des réactions. Mais, quand j'ai présenté le film aux Etats-Unis, l'accueil a été formidable. Au Moma, à la fin de la projection, une vieille dame, survivante de la Shoah, est venue me remercier pour le film. Moi, tout ce que je sais faire, c'est du cinéma, je n'ai pas souffert... Et ce sont ces gens qui portent toute cette terrible souffrance de leur famille, qui me remerciaient de ce que je faisais... ça m'a bouleversée.

On a reproché à Roberto Benigni de montrer les camps de concentration sous un jour presque pittoresque...

J'ai trouvé **La vie est belle** très émouvant... Mais les camps ne sont pas le sujet de **Rosenstrasse**. Et quand, dans le film, deux femmes parlent d'Auschwitz, elles s'arrêtent avant de prononcer son nom... La seule fois où il est cité, c'est quand je zoome sur le monument aux morts. Je montre le mot, mais je ne voulais pas qu'on l'entende.

Pourtant, tout votre film semble dire ça : la parole aide à surmonter la souffrance. Oui... En fait, je ne dis pas : "Il faut parler", mais je montre qu'il y a des êtres qui se murent dans le silence, parce que la souffrance est trop forte. Une des

figurantes du film racontait que son mari avait toujours prétendu devant ses enfants que le numéro marqué sur son bras était son numéro de voiture. C'est quand même énorme... C'est aussi pourquoi la mère, au début de **Rosenstrasse**, réagit de façon presque méchante vis-à-vis de sa fille : elle ne veut pas, elle ne peut pas parler. C'est une attitude finalement semblable à celle des bourreaux qui n'ont rien dit à leurs enfants - pour d'autres raisons, bien sûr, mais les conséquences sont les mêmes... En Allemagne, jusqu'au début des années 1960, on ne m'a pratiquement rien dit à l'école sur cette période. Pour moi et ma génération, **Nuit et brouillard** d'Alain Resnais a fait office de révélateur. Et ce fut traumatisant. C'est aussi pourquoi, face au silence, l'héroïne de mon film va devoir, une génération plus tard, replonger dans le passé, creuser le mystère qui entoure la jeunesse de sa mère pour pouvoir, elle-même, arriver à vivre...

Rosenstrasse fonctionne ainsi à plusieurs niveaux : il raconte une page d'histoire et dans le même temps montre qu'elle s'hérite, avec ses modèles, mais aussi ses secrets. C'est un questionnement qui renvoie à votre propre expérience ?

Le fait que cette mère, dans le film, ne raconte rien de son passé, c'est évidemment lié à quelque chose que je connais, que j'ai vécu. En vieillissant, on démêle l'écheveau des secrets et des non-dits qui encadrent l'enfance, et qui souvent perdurent... Ma mère est morte en mars 1979 ; la même année, un documentaire sur moi est passé à la télé où je parlais d'elle pour la première fois. Une femme, qui s'est révélée être ma sœur, a alors fait le rapprochement. Elle avait été confiée à l'assistance publique avant guerre. Tout ce qu'elle savait, c'était que sa mère s'appelait Elizabeth, qu'elle était russe apatride et qu'elle était née en 1900. Et - ça aussi c'est une histoire très allemande - elle n'avait ces

informations que parce que ses parents adoptifs avaient dû prouver qu'elle n'était pas juive... Moi, j'ignorais son existence, ma mère m'avait toujours caché qu'elle avait eu une autre fille, quinze ans avant moi... Etonnamment, quand le secret s'est fissuré, je me suis rendu compte que ce sujet était déjà très présent dans mes films - notamment dans **Les Sœurs**, que j'avais tourné un an auparavant. On me demandait d'ailleurs régulièrement : "Pourquoi fais-tu des films sur des sœurs ?" ... En fait, je devais le savoir depuis toujours, inconsciemment. Freud ne dit-il pas que les jeunes enfants et leurs mères sont liés presque télépathiquement ?

Katharina Blum, Gudrun Ensslin, Rosa Luxemburg... et maintenant Rosenstrasse... Un cinéma engagé du côté des femmes ?

Le féminisme, ce n'est pas un programme chez moi. C'est naturel. Sans doute parce que mon enfance c'était ma mère et moi, dans une amitié plutôt que dans une hiérarchie - ça m'a donné une confiance totale dans les femmes...

Et pas dans les hommes ?

Je n'ai pas eu de modèle masculin. Quand j'étais petite, mon père était souvent absent, mais à l'époque, ça me paraissait normal, c'était le cas de beaucoup de pères en ce temps-là. Je n'ai appris que beaucoup plus tard qu'il était déjà marié quand je suis née, en 1942. Il menait une double vie... J'ai toujours eu peur que mon père ait été nazi. C'était un artiste peintre. Comme il n'était pas expressionniste il était assez coté pendant la guerre. Et comme il était né avec les mains palmées, il n'a pas été mobilisé... Il n'y a pas très longtemps que mon fils, qui est historien, a pu avoir accès à son *Ahnenpaß*, ces fameux documents que sous le nazisme tout Allemand devait remplir pour prouver sa race sur trois générations : sur ce document, il est demandé si on est membre du parti nazi. A l'époque, mon

père n'avait aucune raison de s'en cacher, bien au contraire ; or il ne l'a pas écrit. J'ai éprouvé un grand soulagement...

Est-ce un hasard : dans le film, il n'y a pas d'hommes qui manifestent devant le bâtiment de la Rosenstrasse ?

Ici, les hommes sont exclus par l'histoire : à ce moment-là, tous les hommes non juifs de Berlin étaient au front. C'est d'ailleurs ainsi que beaucoup de Juifs se sont fait arrêter : un homme sans uniforme, on lui demandait tout de suite ses papiers...

Pourtant, on ressort du film avec le sentiment que la fidélité est une vertu féminine : ce sont les femmes qui se battent pour leurs maris, ce sont elles qui gardent les secrets et percent les mystères, elles qui pérennisent l'histoire. Les hommes sont comme ballottés...

La fidélité ? Non. Et d'ailleurs, dans le film, je m'en moque : lors d'une fête de la haute société où Léna se rend pour tenter d'intercéder auprès de Goebbels, je lui fais chanter une chanson de Holländer - qui était juif et interdit - sur l'amour et la fidélité, et Goebbels dit : "Aaah ! La fidélité, cette vertu des femmes allemandes..." Mais, bien sûr, les mariages mixtes étaient un vrai casse-tête pour les nazis. Ils poussaient par tous les moyens les gens à divorcer. Or le choix n'était pas le même pour un homme et pour une femme. Pour un homme, rester marié, c'était perdre son emploi, ses ressources. Les femmes aryennes mariées à des Juifs, elles, avaient déjà tout perdu... (...)

Propos recueillis par Laurent Carpentier
Aden - 9 juin 2004

La réalisatrice

Margarethe von Trotta est une des cinéastes les plus importantes de l'histoire du cinéma allemand. Elle a commencé à exercer son métier de réalisatrice et d'actrice à partir des années 70.

<http://www.festivalcineallemand.com>

Présente dans le groupe du "jeune cinéma allemand" des années 70, Margarethe von Trotta a d'abord été une actrice poignante dans **Le Coup de grâce** (1976), avant de devenir une réalisatrice de toute première importance dans le paysage européen actuel. **L'Honneur perdu de Katharina Blum** (1975), **Rosa Luxemburg** (1985)... sont des portraits inégalés de femmes prises dans les tourments de l'Histoire. Cinéma de l'inconfort, du courage, les films de cette réalisatrice exceptionnelle ne cessent de nous alerter sur les vieux démons qui nous menacent : la guerre, le terrorisme... le retour à une certaine actualité en quelque sorte.

<http://www.filmsdefemmes.com>

Margarethe Von Trotta, a fait beaucoup de sacrifices pour vivre sa passion. Pour réaliser des films reflétant les crises sociales, la souffrance et le courage.

"Ma grande chance, c'est d'avoir été portée par ce courant du cinéma allemand qui était à son apogée, et allait avoir beaucoup de succès au moment où je l'ai rencontré", déclare Margarethe Von Trotta. Elle est née pourtant à une époque - 1942, en Allemagne - où les femmes n'avaient pas droit à la parole.

C'est comme actrice qu'elle fait ses premiers pas au cinéma jouant dans une quinzaine de films, principalement réalisés par son mari, Volker Schlöndorff. Elle coscénarise avec lui le film **Le coup de Grâce** qui obtient une renommée internationale. Tout va bien : ils écrivent ensemble. Elle interprète les héroïnes de ses films. Les tensions

apparaissent quand elle commence à avoir envie de tourner seule. Lorsque son film **Les années de plomb** obtient le Lion d'or à Venise, en 1981, son mari devient très jaloux et choisit de la quitter. «C'est à ce prix là que ma carrière a démarré», se souvient aujourd'hui Margarethe Von Trotta, née en pleine guerre, et qui a toujours traité de sujets graves : guerre, terrorisme et crises sociales, reflet du contexte passé et actuel.

Aujourd'hui Margarethe Von Trotta continue à réaliser des films axés sur des problèmes de société. Cette année, elle [a] fini la réalisation de **Rosenstrasse**, un film qui traite pour la première fois d'un Allemand qui a sauvé des juifs pendant la guerre.

Margarethe Von Trotta sait que son film risque de déplaire, mais elle reste fidèle à ses convictions. Même si cela dérange ! «Je ne cherche pas à déculpabiliser la société allemande, mais à éclairer par une petite lumière cette sombre période.»

Sylvie Nicouleaud

www.cfd-emi.com/toilesdefemmes

Filmographie

Das Zweite Erwachen der Christa Klages	1977
Le Second Eveil de Christa Klages	
Les Sœurs	1979
Die bleierne Zeit	1981
Les Années de plomb	
Heller Wahn	1982
L'Amie	
Rosa Luxemburg	1985
Paura e Amore	1987
Trois sœurs	
Das Versprechen	1994
La Promesse	
Les Années du mur	1995
Jahrestage	2000
Rosenstrasse	2002

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°520

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com